



Le Saint-Siège

CÉLÉBRATION DES PREMIÈRES VÊPRES
DE LA SOLENNITÉ DE MARIE SAINTE MÈRE DE DIEU
TE DEUM DE REMERCIEMENT

HOMÉLIE DU PAPE FRANÇOIS

Basilique vaticane
Mercredi 31 décembre 2014

[Multimédia]

Aujourd'hui la parole de Dieu nous introduit, de manière spéciale, dans la signification du temps, dans la compréhension que le temps n'est pas une réalité étrangère à Dieu, car Il a voulu se révéler et nous sauver dans l'histoire, dans le temps. La signification du temps, de l'écoulement du temps, constitue l'atmosphère de l'épiphanie de Dieu, c'est à dire de la manifestation du mystère de Dieu et de Son amour concret. En fait, le temps est le messenger de Dieu, comme le disait saint Pierre Favre.

La liturgie d'aujourd'hui nous rappelle la phrase de l'apôtre Jean : « Mes enfants, la dernière heure est arrivée » (1 Jn 2, 18), et celle de saint Paul qui nous parle de la « plénitude des temps » (Ga 4, 4). Donc, en ce jour il nous manifeste comment le temps qui a été — si l'on peut dire — « touché » par le Christ, le Fils de Dieu et de Marie, et qui a reçu de Lui des significations nouvelles et surprenantes, est devenu le « temps salvifique », c'est à dire le temps définitif du salut et de la grâce.

C'est tout cela qui nous conduit à penser à la fin du chemin de la vie, à la fin de notre chemin. Il y eut un commencement et il y aura une fin, « un temps pour naître et un temps pour mourir » (Qo 3, 2). Avec cette vérité, si simple et fondamentale mais si négligée et oubliée, la sainte mère l'Église nous enseigne à conclure l'année et également nos journées par un examen de conscience, à travers lequel nous reparcourrons ce qui est arrivé. Nous rendons grâce au Seigneur pour tout le bien que nous avons reçu et que nous avons pu accomplir et, dans le même

temps, nous repensons à nos manquements et à nos péchés. Rendre grâce et demander pardon.

C'est ce que nous faisons aussi aujourd'hui au terme de l'année. Nous louons le Seigneur par le chant du *Te Deum* et, dans le même temps, nous Lui demandons pardon. L'attitude du remerciement nous prédispose à l'humilité, à reconnaître et accueillir les dons du Seigneur.

L'apôtre Paul résume, dans la Lecture de ces Premières vêpres, le motif fondamental de notre action de grâce à Dieu : Il a fait de nous ses enfants, il nous a adoptés comme ses enfants. Ce don qui n'est pas mérité nous remplit d'une gratitude pleine d'émerveillement ! Certains pourraient dire : « Mais ne sommes-nous pas déjà ses enfants, du fait même d'être des hommes ? ». Assurément, parce que Dieu est le Père de tous ceux qui viennent au monde. Mais il ne faut pas oublier que nous nous sommes éloignés de Lui à cause du péché originel qui nous a séparés de notre Père : notre relation filiale est profondément blessée. C'est pour cela que Dieu a envoyé son Fils pour nous racheter au prix de Son sang. Et s'il y a un rachat, c'est parce qu'il y a un esclavage. Nous étions fils, mais nous sommes devenus esclaves, en suivant la voix du Malin. Personne d'autre ne nous rachète de cet esclavage substantiel sinon Jésus, qui a assumé notre chair dans la Vierge Marie et qui est mort sur la croix pour nous libérer, nous libérer de l'esclavage du péché et nous restituer notre condition filiale perdue.

La liturgie d'aujourd'hui rappelle aussi que, « au commencement était le Verbe... et le Verbe s'est fait homme ». C'est pour cela que saint Irénée affirme : « Car telle est la raison pour laquelle le Verbe s'est fait homme, et le Fils de Dieu, Fils de l'homme : c'est pour que l'homme, en entrant en communion avec le Verbe et en recevant ainsi la filiation divine, devienne enfant de Dieu » (*Adversus heareses*, 3, 19, 1: pg 7, 939 ; cf. *Catéchisme de l'Eglise catholique*, 460).

En même temps, le don même par lequel nous remercions est aussi le motif d'un examen de conscience, d'une révision de notre vie personnelle et communautaire, de se demander : quel est notre manière de vivre ? Vivons-nous en fils ou vivons-nous en esclaves ? Vivons-nous comme des personnes baptisées dans le Christ, ointes par l'Esprit, rachetées, libres ? Ou bien vivons-nous selon la logique mondaine, corrompue, faisant ce que le diable nous fait croire être notre intérêt ? Il existe toujours sur notre chemin existentiel une tendance à résister à la libération ; nous avons peur de la liberté et, paradoxalement, nous préférons plus ou moins inconsciemment l'esclavage. La liberté nous effraie parce qu'elle nous place face au temps et à notre responsabilité de bien le vivre. L'esclavage, en revanche, réduit le temps à « l'instant » et ainsi nous nous sentons plus sûrs, c'est-à-dire que cela nous fait vivre des moments détachés de leur passé et de notre avenir. En d'autres termes, l'esclavage nous empêche de vivre pleinement et réellement le présent, parce qu'il le vide du passé et le ferme face à l'avenir, face à l'éternité. L'esclavage nous fait croire que nous ne pouvons pas rêver, voler, espérer.

Il y a quelques jours, un grand artiste italien disait que pour le Seigneur il fut plus facile de faire sortir les juifs d'Égypte que de faire sortir l'Égypte du cœur des juifs. Oui, ils avaient été libérés «

matériellement » de l'esclavage, mais pendant la marche dans le désert, avec toutes les difficultés et avec la faim, ils commencèrent à éprouver de la nostalgie pour l'Égypte et à se rappeler quand « ils mangeaient ... des oignons et de l'ail » (cf. *Ex* 11, 5) ; mais cependant ils oubliaient qu'ils en mangeaient à la table de l'esclavage. Dans notre cœur se niche la nostalgie de l'esclavage, en apparence plus rassurante que la liberté, qui est beaucoup plus risquée. Comme il nous plaît d'être enfermés dans de nombreux feux d'artifice, beaux en apparence mais qui en réalité durent peu de temps ! C'est cela le règne, la fascination de l'instant !

De cet examen de conscience dépend aussi, pour nous chrétiens, la qualité de nos agissements, de notre manière de vivre, de notre présence dans la ville, de notre service au bien commun, de notre participation aux institutions publiques et ecclésiales.

Pour cette raison, et étant Évêque de Rome, je voudrais m'arrêter sur notre vie à Rome qui représente un grand don, parce que cela signifie habiter dans la ville éternelle, cela signifie pour un chrétien surtout appartenir à l'Église fondée sur le témoignage et sur le martyre des saints apôtres Pierre et Paul. Par conséquent, rendons grâce au Seigneur également pour cela. Mais dans le même temps, cela représente une grande responsabilité. Jésus a dit : « À ceux à qui il a été beaucoup donné, il sera beaucoup demandé » (*Lc* 12, 48). Donc demandons-nous : dans cette ville, dans cette communauté ecclésiale, sommes-nous libres ou sommes-nous esclaves, sommes-nous sel et lumière ? Sommes-nous levain ? Ou alors sommes-nous éteints, insipides, hostiles, méfiants, insignifiants et fatigués ?

Sans aucun doute, les graves événements de corruption, apparus récemment, demandent une conversion sérieuse et consciente des cœurs en vue d'une renaissance spirituelle et morale, ainsi qu'un engagement renouvelé pour construire une cité plus juste et solidaire, où les pauvres, les faibles et les exclus sont au centre de nos préoccupations et de nos actions quotidiennes. Une profonde attitude de liberté chrétienne est nécessaire au quotidien, afin d'avoir le courage de proclamer, dans notre ville, qu'il faut défendre les pauvres, et non pas se défendre des pauvres, qu'il faut servir les faibles et ne pas se servir des faibles !

L'enseignement d'un simple diacre romain peut nous aider. Lorsqu'ils demandèrent à saint Laurent d'amener et de montrer les trésors de l'Église, il amena tout simplement quelques pauvres. Dans une ville, quand les pauvres et les faibles sont soignés, secourus et aidés à s'insérer dans la société, ils se révèlent être le trésor de l'Église et un trésor de la société. À l'inverse, quand la société ignore les pauvres, les persécute, les criminalise, les contraint « à devenir mafieux », cette société s'appauvrit jusqu'à la misère, elle perd la liberté et préfère « l'ail et les oignons » de l'esclavage, de l'esclavage de son égoïsme, de l'esclavage de sa lâcheté et cette société cesse d'être chrétienne.

Chers frères et chères sœurs, conclure l'année revient à affirmer qu'il existe une « dernière heure » et qu'il existe la « plénitude des temps ». En concluant cette année, en remerciant et en

demandant pardon, cela nous fera du bien de demander la grâce de pouvoir marcher libres pour pouvoir ainsi réparer tout le mal fait et pouvoir nous défendre contre la « *nostalgie* » de l'esclavage.

Que la Sainte Vierge, la Sainte Mère de Dieu qui est vraiment au cœur du temple de Dieu, quand le Verbe — qui était au commencement — s'est fait l'un de nous dans le temps, que Celle qui a donné au monde le Sauveur, nous aide à l'accueillir avec un cœur ouvert, pour être et vivre vraiment libres, en tant que fils de Dieu. Ainsi soit-il.